

# La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Paraissant le Dimanche

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Cours Lafayette, 5

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas renvoyés.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

## LA MARIONNETTE DEVIENDRA POLITIQUE AUSSITÔT QUE LA LÉGISLATION LE PERMETTRA

### L'ENTREVUE DE MONCHAT.

Voyez-vous, les gones, comme y s'en payent des tranches de visites et de promenades, ces gros bargeois de souverains ? On voit plus rien que de ça de partout et on peut pas se bambanner un quart d'heure sur les cadettes sans se cogner pif à pif avé une frimousse royale. Depis l'Exposition universelle, y sont arrapés d'amiquié comme de brignolles, y se donnent de rendez-vous, y s'évitent à la noce, y relichent ensemble le café, la rincelette et les aliqueur, y se font mimi à la pincette et y s'appellent cousins gros comme le bras.

C'est ben vrai, allez, qu'y s'appellent cousins et que c'est même à cause qu'ils le sont censément qu'y se font tant de politesse. Mais, nom de nom ! s'y faut rien que ça pour faire son volume je poye ben m'en mêler tant qu'eusses : j'en ai ben, moi aussi, de cousins étrangers et pis que

sont mariolles. Dabord Hænswiirth, un gros plein de soupe, c't ivrogne de Punch, Stenterello le berchu que reste à Florence, un mami que serait tout de même ben drôle s'y n'était pas si volage et si feseur d'embarras, Kasperlé de Vienne ; c'est çui-là que se donne mieux d'air de ressemblance avé moi et que me convient le mieux, mais je sais pas comment que les affaires se manigencent le monde trouvent toujours moyen de nous mettre en brisebille et nous sont toujours après nous chapotter le casaquin. Nous nous racommodons ben de temps en temps, mais c'est toujours à recommencer.

Aussi, quand j'ai reluqué, l'autre jour, dans les papelards de trois sous que n'allait z'avoir de jognements z'impériaux à une paroisse que s'appelle Sâlebrug, je me sis pensé tout de suite que mon cousin Kasperlé n'y viendrait avé son patron et que ça serait le bon moment de faire un rapetassage d'amiquié entre nous deusses.

Hein ! ça aurait ben t'éte un tableau chenu ce coup de temps-là : pendant que les deux bargeois

se serient allongé de révérences, les deux compagnons n'aurient détrancanné de genuflexions de cotivet à l'insemblable ; quand les Majestés se serient fait peter la miaille, les marionnettes se serient coquées comme de frangins ; nous aurions à nous deusses jingué, gigaudé comme de z'esquilles pour de vrai, et tout ça de grimaces de çarimoniés que nous aurions vu faire aux autres, nous y aurions repeté en imitation que ça aurait été franc la même chose. Cristi ! ça serait z'éte plus drôle quasiment qu'au caveau des Célestins ousque Wuillermé me fait si bien démener.

Et ce tas de mauvais Polichinelles que nous font contre, c'est eusses qu'auriont fait felippe, quand y z'auriont vu comme ça de matrués marionnettes faire de collagne avé de monarces insolubles ; à ce t'aspèqe infestueux y tomberaient à plat comme de pantins qu'on leur z'y a coupé la ficelle. Ah ! si ces benonis de souverains n'avaient assez d'aime pour s'entendre avé leurs marionnettes....

Enfin ça m'arregarde pas, mais c'est ce que fait ronchonner mon cousin, y paraît qu'y boude

### FEUILLETON de la MARIONNETTE

#### UN FEUILLETON MANQUÉ

Un peu embarrassé pour mettre dans ce feuilleton des choses très-fines, très-mordantes et très-spirituelles, l'idée m'était venue d'imiter tout simplement nos confrères et de consacrer mes trois colonnes à un roman en plusieurs parties.

J'avais même composé le premier chapitre de la façon que voici :

— Le trente Juillet 18... à deux heures de l'après-midi, une jeune fille cueillait des werges-mein-night au bord d'une rivière, sa figure respirait l'innocence, l'azur du ciel se reflétait dans ses yeux, et avec la légèreté du jeune âge, elle laissait tremper dans l'eau la semelle de ses bottines sans claquer, peu soucieuse du rhume de cerveau qui serait la suite inévitable de cette imprudence.

— En ce moment un cavalier passait sur la route : à la vue de la jeune fille il s'arrêta et lui dit d'une voix entrecoupée par l'émotion :

— Mademoiselle, prenez garde, vous allez prendre un coriza !

A ce nom bizarre, à cette interpellation inattendue, Paola poussa un cri de surprise, son pied glissa sur un caillou poli, ses deux bras se projetèrent en avant mais ne rencontrèrent que le vide, — et l'eau se referma sur elle.

Le cavalier se précipita : trois fois il plongea à l'endroit même où la malheureuse avait disparu ; — enfin

la troisième fois après des efforts surhumains, — il ne la retira pas.

Ce début, comme vous voyez, ne manquait pas d'originalité, car vous savez que jamais au premier chapitre d'un roman une jeune fille ne se noie sans qu'un jeune homme ne la repêche.

Au second chapitre, le cavalier devait aller faire des excuses à la famille de Paola et demander la main de cette dernière dans le cas où elle reviendrait à la vie.

A cet endroit de mon histoire je me suis arrêté un peu indécis : il fallait évidemment faire sauver Paola, — mais par qui, — par un pêcheur ? bah ! les pêcheurs sont usés comme les cordes de leurs filets ; — alors supposer que Paola très-forte en natation et célèbre pour pointer des têtes dans les bains à cinquante centimes, — avait nagé entre deux eaux et était ressortie à deux kilomètres plus loin ?

Mais cela eût peut-être dépoétisé ma jeune fille...

Alors ne trouvant pas un moyen convenable de tirer de l'eau mon héroïne, j'ai envoyé le roman au diable et je me suis dit : faisons un drame, c'est cela, un drame en vers, — et d'écrire :

#### PERSONNAGES :

SILVIO, — noble vénitien.

MATHEO, — bandit.

#### ACTE 1<sup>er</sup>

La scène représente un tronç d'arbre au milieu d'une forêt. — Silvio est assis dessus et fume un cigare,

SILVIO tirant sa montre.

Minuit, et Mathéo n'arrive pas, — ce drôle

Aurait-il par ha-ard oublié sa parole ?

J'avais pourtant donné des arrhes, — dix écus

Sonnant, — mais dans ce siècle, hélas, on ne peut plus

Compter sur rien, avoir confiance en personne,

Pas même en nos bandits : — une heure moins un quart ! Mais ce gremlin me fait poser, Dieu me pardonne ! Si je... non le voilà. — Vous êtes en retard, Signor le scélérat.

MATHEO.

C'est vrai mon gentilhomme, Une affaire imprévue, — ah ! l'on fait pas comme On voudrait tous les jours : — il m'a fallu ce soir Assassiner un vieux bonhomme, — il faisait noir, Je n'y voyais pas bien et j'ai dû m'y reprendre A deux fois ; — c'est cela qui vous a fait attendre.

SILVIO.

Bon : maintenant tu sais ce que je veux de toi.

MATHEO.

A peu près, cependant mieux vaudrait, je le croi, Me le redire.

SILVIO.

Hé ! bien, j'aime une jeune fille Et voudrais l'épouser ; seulement sa famille Me gêne et j'ai besoin de m'en débarrasser, Voilà tout.

MATHEO.

Je comprends, façon de vous passer De son consentement : j'en ferai mon affaire.

SILVIO.

Je suis impatient ; — ainsi ne reste guère, Ils sont douze à tuer : combien faut-il de temps ?

MATHEO.

Douze... un quart d'heure au plus, est-ce trop ?

SILVIO.

Je l'attends !

La toile tombe.

#### ACTE 2<sup>e</sup>

La scène représente un tronç d'arbre au milieu d'une forêt. — Silvio est assis dessus et fume un cigare...

Hé, mais, — mon feuilleton est fini !

joliment son patron pour le moment. Moi que me méfiais pas de ça je l'y déclaque un coup de télégraphe à la trique :

Meinher Kasperle, zu Wien.

Je vas me lanticaner à Sâlebourg avè les empereurs, viens-y, ça fera d'effet.

Ah! j'ai ben mis cuire; j'avais pas lâché l'évitation que velà la mécanique que se met à grincer comme un ordissoir mal graissé et que me rebrique :

Meinher Kuignol, zu Lyon.

Fas-y si te feux, je fais pas là, moi.

Bon, et moi qu'avais monté une pièce qu'y fallait être deusses pour la faire et qu'avais besoin de mon cousin pour lancer la navette, j'étais-t'y embété! Heureusement qu'y n'est gormand comme une chate, le gone; je décapille une rebrique pour l'embobiner, je rempogne la manivelle à la trique et hardi :

Meinher Kasperle, nous fons une noce avè Gnafron, après-demain à Monchat; gn'a de quoi frire.

Oh! ça n'a pas raté, la réponse revient raide :

Gommez pas sans moi, fourth! ch'arrive.

Deux jours après y débarquait à Mon-Chat, inconito, ben entendu; mais, le pauvre mami, je le reconnaissais pas tant y n'a changé. Après que nous nous sont bien fait mimi, coqué et pis recoqué :

— Què donc que t'as attrapé, cousin, t'as une mine longue comme une saison de chômage?

— Ah! *mein gut bruder*, che m'être tant fait de maufais sanque l'année ternière; tu sais pien, ch'ai eu une tispoute avre ce cros Fritz Mastorff, mais cette ganaille, ils s'être mises deusses et bendant que ch'en assomais une, l'audre il venait tu ten gachette et il me fesait partir une pétard dans le terrière, fourth!

Hala! mein bauvre Kuignol, ça m'être resté sus l'estomac... Je ne puvre plis mancher di tout. Six livres de pain, une temie tonneau de chucrute, touze chopes, il être tute ma nourriture d'eine churnée! ah! *mein gut bruder*, ch'être pien malheureux!

Bon, que je me dis, velà me n'affaire, y n'a envie de se revenger, ça marchera. Faut pas rien croire, z'enfants, que quand je me mets à rendre de visites à mes cousins, c'est pour jouer à pigeon vole. J'avais mon idée, allez, — tez, après tout, je fais pas de cachette avè vous, je vas vous débobiner tout ça que nous ont dit à notre entrevue de Mon-Chat, seulement n'y redisez pas à personne, que ça pourrait faire un sicoti du diable dans les Uropes. Mais je sais bien que n'y a pas de porte-paquets entremis vous autres. Velà l'histoire.

Je me mets donc à dire comme ça à Kasperlé d'un air boime :

— Dis donc, cousin, est-ce que tu voudrais ben prendre ton revenge?

— Foui, foui que je me refencherai; j'afaleraï le gros Fritz-Mistorff gomme ine tranche de chanbon.

— Mais si je te disais de te rattraper tout de suite en fesant de colagne avè moi; hein?

— Avec doi.

— Et voui avè moi, pardienne!

— Che savre bas.

— Comment te sais pas? moi que sis ton cousin remué de germain.

— Oh! che le gonnais ton remuage de cousin, te me l'as vlanqué.

— Eh! te sais ben que j'y ai pas fait par esqueprès.

— Bas par esqueprès?

— Pardienne non, y a Stenterello que gueulait que te voulais l'égosiller, je sis arrivé pour

vous séparer et ça a fait une petite batture de rien qu'a pas duré.

— Eine bedide badure!...

— Et pis t'as p'l'être pas cogné, toi aussi, dis voir; que si nous avions pas été les plus forts, tu échinais ce matin de Stenterello, et te te serais gêné pour me fichier un renforcement... Te te rebiffais, nom d'un rat!

— Il avre fallu me laisser écrabouiller tranquille, fourth!

— Allons, gros rancunier, c'est ben trop vieux ça. Après tout, ça que je te propose c'est une affaire z'humanitaire. On dit que c'est ce Mastorff qu'a mis un empoison sur la cochonaille que s'appelle la trichine et pour nous emboconner tous, et ben, je veux la faire abolir, c'te évention.

— Ya.

— Ça te contracera pas que je le chapotte?

— Nein.

— Te pense alors que je ferai bien de le sara-bouler un brin?

— Ya.

— Te m'empêcheras pas de lui faire le poil?

— Nein.

— Ya, nein... Oui, non... c'est pas clair.

Vous croiriez pas les gones, c'est tout ça que j'en ai tiré jusqu'à présent de c'te tête carrée: Je savre pas... C'est un bon zigue, un vrai cousin; mais d'une entétation et pis de z'idées à lui. C'est emmiellant, pace qu'on sait jamais su quel pied danser avè ce gone.

Hé ben! pour savoir le fin mot, je m'en vas trouver Gnafron, qu'esse un malin, et pis comme on dit que la vérité est au fond de la bouteille, je sis ben sûr qu'y l'a trouvera.

Jean GUIGNOL.

## NOS BONSHOMMES

V.

Paul-Jean-Pierre Sauzet.

Pour les journaux quelles disettes!  
Sauzet se tait, Dupin est mort  
Qui commettaient pour les gazettes  
De vieux calembours, sans remord!

Dans une ombre sinistre et noire  
Se cache cet ex-président,  
Pour relire encor son histoire,  
Riant de sa dernière dent.

Devant son lit son rêve groupe  
Les Députés... Que dit le pain,  
Chers collègues, quand on le coupe?  
Il *diminue*, a dit Dupin!

Et, riant de la mine austère  
De Monsieur Schneider, lui pour qui  
Le bon mode parlementaire  
N'est pas celui de Waleski.

Cet homme doux, au cœur honnête,  
Dont les anas savent le nom,  
Fait tinter son aigre sonnette  
Que féla le bruit du canon.

VI.

Romain Sauzet

« Va chez Monsieur Sauzet, c'est l'heure!  
Prends ton vêtement le plus laid,  
Ma pauvre femme, et prie et pleure  
Afin d'obtenir un délai.

« Je sais bien que cela t'ennuie,  
Tous les six mois même travail!  
Que veux-tu?... prends ton parapluie,  
Et qu'on proroge un peu le bail.

« Sans craindre les sombres auspices  
De son air roide et froid, dis-lui:  
— Ah! sur le terrain des Hospices  
On n'est pas très-riche aujourd'hui?...

« D'ailleurs il sera moins farouche,  
Et son cœur doit être adouci.  
Dis-lui, pour que mon sort le touche,  
Que je porte un ruban aussi.

« Pleure comme une Madeleine,  
Qu'il ait pitié pour une fois  
D'un médaillé de Sainte-Hélène  
Qui ne peut payer ses six mois!

## COURRIER DE PROVINCE

Il y a une chose plus désagréable que de faire un article, — c'est de le refaire.

Vous venez d'apposer votre signature au-dessous de la dernière de vos cent ou cent cinquante lignes; — avec un soupir de satisfaction vous vous dites: Allons, en voilà jusqu'à la semaine prochaine! — Puis, patatrac, quelques heures avant de mettre en pages, on vous envoie une note de l'imprimerie: — Changez le courrier; impossible de parler de ça. La crainte du parquet est le commencement de la sagesse.

Brrr! le parquet!

Changeons le courrier.

J'ai rencontré cette semaine pas mal de gens qui m'ont dit: Quelle chaleur!

Je leur ai répondu: Pour faire chaud, il fait chaud. Un homme très-spirituel qui passait a ajouté: — Voilà le vrai moment pour les tyrans de s'abreuver de la sueur du peuple.

Changeons le courrier.

J'ai acheté dernièrement un petit livre intitulé: *L'Art d'être poli et aimable avec tout le monde*, et qui coûte vingt-cinq sous.

L'auteur anonyme de cet ouvrage examinant tour à tour les diverses situations dans lesquelles on peut se trouver, donne de très-utiles conseils sur la manière de se conduire dans la rue, dans un salon, dans une salle à manger, dans un restaurant, dans un café, au théâtre, en wagon, au concert, dans un escalier, dans un omnibus et dans les cérémonies de l'état-civil.

Je relève quelques recommandations dont la justesse m'a frappé:

A Dîner

S'il y a des Dames dans la société, offrez-leur le bras pour se rendre à table, — le bras gauche.

Ne dépliez pas votre serviette sur les genoux.

Mangez et surtout buvez modérément, — il n'y a que les goujats qui s'enivrent.

EN VISITE

N'amenez jamais des enfants dans une visite de cérémonie.

Si vous êtes introduit dans une chambre à coucher, gardez-vous bien de déposer votre chapeau sur le lit, c'est de la dernière inconvenance.

Si c'est la femme de votre ami qui vous reçoit, gardez-vous de prendre place sur le même siège qu'elle.

— Une question : Et si ce n'est pas la femme de mon ami, est-ce que ?...

DU MARIAGE

Le jour de son mariage, tout homme doit donner à tous l'exemple de la réserve.

Au bal, il fera danser sa belle-mère et n'embrassera pas sa femme devant le monde; c'est mauvais goût.

A LA PROMENADE

On ne donne pas à la fois le bras à deux dames.

Une dame laisse tomber son mouchoir à vos côtés, ramassez-le pour le lui remettre (Cham aurait ajouté: et ne vous mouchez pas avec auparavant); mais si elle perd son chignon, feignez de ne rien voir, détournez-vous même pour laisser à cette dame le temps de ramasser ses cheveux.

A plus forte raison, — si elle perd son *demi-terme* ou son *polisson*.

POLITESSE USUELLE

A moins d'une très-grande intimité, on ne dit jamais à des parents : Comment se porte  *votre fille ?* mais bien : Mademoiselle votre fille.

Les concierges seuls disent : Comment va votre *demoiselle ?*

Il est de mauvais ton de s'informer de la santé de quelqu'un qu'on ne connaît pas, — à moins que ce quelqu'un n'ait été dangereusement malade, — ou qu'il soit mort, dirait Cham toujours.

Dans tous les cas, évitez l'affectation, ne dites jamais : — Comment va votre *chère santé ?* Encore moins : — *Tranquillisez-moi sur l'état de votre sœur.*

Hé bien ! franchement, c'est dommage, car l'expression a du charme.

*Tranquillisez-moi sur l'état de votre sœur* me plaît, et j'aurais été heureux de répandre cette locution parmi mes connaissances.

Changeons le courrier.

L'effet le plus remarquable qu'aura produit la visite des instituteurs primaires à l'Exposition universelle, est sans contredit la raclée magistrale administrée par l'un d'eux (à en croire le *Figaro*) à un sergent-de-ville qui s'opposait à ses fantaisies bachiques.

Voilà pourtant ce que c'est que la contrainte : si au lieu de faire coucher les instituteurs primaires à dix heures du soir, on leur avait laissé la bride sur le cou à travers les boulevards et les grandes duchesses, tout porte à croire que ces modestes instituteurs du peuple auraient tenu à honneur de justifier la confiance qu'on leur témoignait en résistant aux pompes de tout genre que leur offrait la capitale du monde civilisé.

Mais on s'est méfié, — et dans un moment de dépit l'un d'eux s'est grisé comme plusieurs Polonais, et a rossé la force publique.

*Et nunc erudimini.*

VILHEM GIRL.

Au moment de mettre sous presse, je lis dans le *Figaro* un communiqué qui dément catégoriquement l'aventure originale que je viens de rapporter.

Rendez aux instituteurs leur vieille réputation de tempérance.

V. G.

Bourres et Déchets

J'ai lu dernièrement que Mirabeau mis en cause à propos d'un *enlèvement de mineure* avait employé pour sa défense le même moyen que Phryné devant l'Aréopage, seulement en retournant les rôles.

— Messieurs, dit-il, je suis accusé de séduction, pour toute réponse et pour toute défense, je demande que mon portrait soit mis au greffe.

— Le commissaire ne comprenait pas : — Bête, dit le juge, regarde donc la figure de Monsieur!

\*\*\*

On raconte que la fille d'un roi de France jouant avec une de ses bonnes, regarda sa main et après avoir compté ses doigts :

— Comment, dit l'enfant avec surprise, vous avez cinq doigts comme moi ?

Et elle recompta pour s'en assurer.

Ceci me rappelle une réponse superbe qui prouve que le siècle a marché.

On célébrait à l'Alcazar un festival pour une société quelconque dont faisait partie un vieux canut.

A l'heure dite, exact comme un percepteur d'impôts, il arriva flanqué de sa femme magnifiquement endimanchée, et l'installa tout au premier rang, dans l'un des fauteuils préparés pour les autorités, — et leurs familles.

Survint un commissaire de la fête qui voulut faire déguerpir la brave femme.

Opposition du canut.

Insistance du commissaire

— Mais je vous explique que ce fauteuil est pour la femme de Monsieur le...

— Ah! ça, dites donc, fait notre homme impatienté, croyez-vous que nos femmes n'ont pas de... quoi s'asseoir aussi bien que les leurs ?

\*\*\*

Au lendemain des élections, un de nos amis rencontre un habitant de Villeurbanne.

— He! bien pour qui avez-vous voté ?

— Moi pour M. Lançon.

— Ah! et pourquoi ?

— Parce qu'il est bien *rigolo*.

\*\*\*

Qu'ils étaient beaux jadis ces trois Horaces du Romantisme qui s'appelaient Hugo, Lamartine et Dumas.

On vit longtemps au sein de l'ardente mêlée littéraire, flamboyer leurs plumes de Tofède et irradier leurs casques de gloire ensoleillés!

Aujourd'hui, hélas! — Horace-Lamartine a troqué son casque de combat contre celui de Bélisaire; — le casque d'Horace-Dumas ne tardera pas à devenir le casque à Mengin; — quand au casque d'Horace-Hugo, ce n'est plus guère qu'un *tromblon radieux*.

O casques cascadeurs!

\*\*\*

Pour les intrigants et les habiles, la bêtise et la vanité humaines seront toujours des mines d'or inépuisables; aujourd'hui il n'y a pas de milieu, il faut être dupe ou dupeur — filon ou flou.

\*\*\*

Encore un idiotisme exhilarant.

Si, fatigué de se voir condamné à payer amendes sur amendes, un publiciste met momentanément un peu d'eau dans son encre, — vite on dit qu'il s'est *amendé*.

\*\*\*

Un voyageur entre chez un barbier d'un petit village du midi.

— Peut-on se faire raser ?

— Comment donc, Monsieur, mais je crois bien; maintenant de quelle façon voulez-vous que je vous fasse la barbe, comme un bourgeois ou comme un paysan ?

— Hé! mais comme un bourgeois.

Le barbier prend son savon, crache dessus et s'apprête à frotter l'épiderme de son client.

— Ah! ça, b... de malpropre interrompt vivement celui-ci, — c'est comme ça que vous faites pour le bourgeois, — et alors pour le paysan ?

— Mon bourgeois, je crache sur la figure.

MÉMOIRES D'UNE VIEILLE FILLE

Quarante ans ! hélas ! oui quarante ans, — ils viennent de sonner à ma pendule, mon carlin a fait entendre un grognement de plaisir, mon chat un miaulement de satisfaction et me voilà bien enrégimentée cette fois dans le bataillon des vieilles filles : — Ste-Catherine ma patronne, je suis à vous toute entière !

Vieille fille ! Hé ! bien, — pourquoi le cacher, — au fond ce n'était pas ma vocation. Non, à seize ans, — au printemps de la vie, comme disent les poètes, je rêvais à autre chose qu'à un chat angora ou à un perroquet, et je ne désespérais pas de faire inscrire plus tard sur ma tombe, en lettres d'or : — *bonne mère et tendre épouse !*

Que voulez-vous, la jeunesse a de ces illusions, de ces folies !

Autour de moi, on blâmait les femmes frivoles, on parlait avec éloge de ces vertus solides, de ces qualités sérieuses, recherchées par les époux, destinées à assurer le bonheur conjugal, et moi, naïve, de croire à ces racontages et de m'efforcer de réaliser ce programme vanté !

Dédaignant la mode et ses caprices, les arts d'agrément et leurs futilités, — je délaissai héroïquement le piano pour le raccommodage, et la toilette pour la cuisine. Avec une ardeur digne de louanges, je me lançai dans la cuisine Bourgeoise et dans le linge déchiré, — bientôt je parvins à acquérir dans le ravaudage des bas une supériorité incontestable, bientôt la batterie de cuisine n'eut plus de secrets pour moi !

Tenez un plat surtout que je réussissais à merveille : les *omelettes soufflées !*

Hé ! bien, hélas ! malgré cela, malgré mes talents, aucun homme jeune, beau, bon, fait pour être aimé ne s'est précipité à mes pieds pour me demander mon cœur ma main — et une omelette soufflée !

Les hommes, eh ! mon Dieu ! pendant qu'une pauvre fille désireuse d'acquérir ces qualités qui font la bonne ménagère, se piquait les doigts et se rougissait le visage devant les casseroles, — les hommes allaient présenter leurs hommages à une certaine poupée du voisinage, une petite Eudoxie qui portait d'énormes chignons, des bottes à talons hauts, et s'emplâtrait la figure de carmin ! On citait même un jeune vicomte qui s'était étran-glé pour elle, — l'imbécile !

Un jour le dépit s'est emparé de moi, — rejetant bien loin, pelotons, étuis et légumes, — je me suis dit : — Et moi aussi j'aurais de gros chignons et de grands talons ! Alors sur mes prières, on m'a menée dans le monde, bien vite j'ai appris à danser avec grâce, à m'éventer dans le bon style, à parler le jargon des salons : je n'étais ni laide, ni sotté, on m'a admirée, on m'a fait quelques compliments, on m'a dit que j'étais charmante... mais jamais un homme jeune, beau, bon et fait pour être... — Ah ! pardon, j'oubliais, M. Ducantal, un ami de la famille qui m'a soupiré un jour en me prenant la main et en faisant clignoter ses petits yeux : — Chère enfant, combien je serais heureux de faire votre bonheur.

*Vieillard stupide !* — gousteux jusqu'aux oreilles, — et une toux !

C'est que voyez-vous j'avais un grand défaut : — une dot un peu maigre, — voilà tout.

Depuis six mois, je suis riche, une tante d'Amérique... vous riez, — il y a eu assez d'oncles ce me semble, — donc une tante d'Amérique...

Savez-vous combien j'ai reçu de demandes en mariage à trente-neuf ans et demi, aujourd'hui que je porte des mitaines, des lunettes et des chaussons ? — Trente sept ! Les monstres ! — Je vais acheter un siége.

GERTRUDE

## A TRAVERS LA SEMAINE

Le 14 août a eu lieu la distribution des récompenses aux élèves de la Société d'Instruction primaire. Le discours aussi solennel que d'usage a été prononcé par M. Valantin, vice-président de ladite Société. L'absence de M. Valois, son président, n'a jeté aucun froid dans la cérémonie; tout s'est bien passé.

La Faculté est sens dessus dessous depuis qu'un trombone des zouaves de la Garde s'avise de guérir les boiteux, les impotents, les paralytiques à l'aide de ces simples paroles: Levez-vous, marchez, buvez du vin et surtout *ne vous droguez pas*.

Un zouave qui guérit sans remèdes et gratis! c'est affreux!!

Le docteur Astier du *Salut Public* (H. A. dans la chronique locale) n'en revient pas. Ses voisins prétendent qu'il passe ses nuits et ses jours à souffler dans un trombone, persuadé que le don surnaturel du zouave Jacob réside uniquement dans la façon exquise dont il joue de cet instrument. Si ce malheureux docteur n'a pas acquis dans quelques mois le talent nécessaire à l'exercice de sa profession, il est résolu à s'engager dans les Turcos.

L'homme sauvage ayant péri dans le dernier incendie des forêts du Var, des personnes dignes de foi nous assurent que M. Louis Veillot est parti pour le remplacer.

La pétition des négociants lyonnais a produit son effet: le fabricant de chaussures hygiéniques a été décoré; on n'a rien sans peine.

## MANUEL DU CITOYEN FRANÇAIS

Renfermant les connaissances élémentaires pour faire son chemin dans le monde et pour en sortir.

## III

## Bambin dans du coton.

Bambin a quatre ans; — ce n'est plus le marmot bouffi aux mains rouges, aux cheveux en broussailles, de jadis, — c'est maintenant un joli bébé, aux joues rosées, frisé comme un Jésus de cire, gracieux et potelé comme un amour de Watteau.

Sa mère a maintenant beaucoup d'amour pour lui, mais un amour de bon goût, qui ne s'avilit point par des détails mesquins et prosaïques, — une tendresse pour ainsi dire aristocratique, toute autre que celle de ces bonnes femmes vulgaires qui décrassent elles-mêmes leurs enfants; fi! donc, son amour est d'une essence plus relevée, les domestiques sont chargés des soins matériels, — Madame ne fait pas de l'art en éducation et ne tient pas à dégrossir et à façonner elle-même son enfant, c'est bien assez de l'aimer.

Aussi à travers les nombreuses affections qui gonflent sans l'emplier son cœur, — un peu étroit, — elle a réservé pour son fils un joli petit amour, point substantiel du tout, — une tendresse un peu maigre peut-être, mais délicate et distinguée.

Heureux Bambin, entouré de tous les luxes, il possèdera jusqu'au superflu de l'amour, mais rien que le superflu; — il n'aura pas de ces gros baisers bourgeois et... hu-

mides, mais bien des caresses choisies et... étiques; — et dire que l'indifférent n'appréciera peut-être pas tout ce bonheur-là, et regrettera en recevant les minces baisers de sa mère, — les grosses lèvres charnues de sa nourrice, aux bruyants embrassements qui rougissaient la peau.

Tous les matins, à son lever, de dix à onze heures, on apporte à Madame le joli Bambin, tout habillé, tout parfumé; — Madame, nonchalante, laisse l'enfant jouer sur son lit, et comme petite fille, elle s'amuse avec une poupée de son, elle se distrait maintenant aux grâces enfantines, aux ris joyeux et éclatants de ce fils, jouet vivant de sa maternité.

Puis, quand cette distraction devient une fatigue, au bout d'une demi heure, Madame fait emporter son enfant.

En vérité, je vous le dis, le cœur de ces femmes est une guitare, dont les passions (passions! caprices de vrais-je dire), sont les cordes, — et comme ces dames aiment la diversité, quand elles ont pincé quelque temps de la fibre maternelle, elles passent à d'autres exercices, le plus souvent à la coquetterie, chanterelle morale.

Quand à Monsieur, son cœur à lui est trop bien blindé par le 7 p. 0/0, pour qu'il soit vulnérable à la moindre bordée sentimentale; — aussi n'a-t-il jamais compris la volupté qu'éprouvent certains papas naïfs à moucher leurs enfants, en leur criant avec une douce conviction: — « Souffle, mon chéri, souffle fort »; — et Henri IV se roulant à terre avec sa royale progéniture, n'est pour lui qu'un amusant canard historique.

ÉMILE ORY

## Questions indiscrettes

**Pourquoi** M. Romain Sauzet a-t-il été décoré?

Est-ce comme régisseur des immeubles des hospices, ou comme le frère de son frère?

**Pourquoi** les quatre experts de l'affaire Frigard ont-ils déclaré avec une unanimité touchante que Mme de Mertens avait été étranglée alors que Mme Frigard vient d'avouer qu'elle l'avait empoisonnée avec de l'acide prussique.

En vérité il ne valait pas la peine de tuer ce malheureux chien!

**Pourquoi** les Marseillais appellent-ils le choléra la *Béluquine*?

## THÉÂTRES

Bilan de la quinzaine. — Célestins et Théâtre-Impérial: *Rothomago* panaché d'*Hernani*.

Malheureusement, ni l'une ni l'autre de ces œuvres n'a le don d'attirer les spectateurs, et les réclames à outrance du *Salut Public* ne peuvent plus rien contre l'indifférence du public, aidée des chaleurs accablantes que nous supportons, — non sans murmurer.

Aussi les affiches nous annoncent-elles les dernières représentations de cette farce inepte — gratis pour les enfants. Espérons que sous peu elles le seront aussi pour les vieillards, les décroisseurs et les femmes enceintes, en attendant la *Grande Duchesse de Gérolstein* qui va nous faire l'honneur de s'installer pour quelque temps dans notre ville; — nous tacherons de lui en rendre le séjour agréable. M. D'Herblay a même, disent les organes officieux du directeur, engagé spécialement une étoile de Paris pour créer le rôle de Mlle Schneider. Cette étoile, non encore visible dans notre ciel, aura-

elle le privilège d'attirer — comme sa collègue — quelques empereurs, rois ou princes régnants, y compris le vice-roi d'Égypte? Nous verrons bien.

Malheureusement, le personnel comique des Célestins nous paraît peu capable, quant à présent, de remplir suffisamment bien les rôles qui lui seront dévolus dans la *Grande Duchesse*. Attendons à l'œuvre ces Messieurs et ces Dames — ces Messieurs surtout, car le général Boum nous inquiète.

Ce n'est pas la nouvelle recrue présentée la semaine dernière, M. Marsigny, financier comique marqué, qui serait capable de compléter notre troupe dramatique. M. Marsigny jouit certainement, comme son prédécesseur M. Lamy, d'une excellente santé; il a bien le physique de l'emploi; mais quant à être financier comique marqué... jamais.

Il est même difficile de trouver quelqu'un de moins comique que cet acteur: il est lugubre, point d'entrain, un jeu nul, aucune tenue, voilà ce qu'ont constaté le très-petit nombre de spectateurs qui ont assisté à ces deux premiers débuts. Qu'on nous ramène plutôt à M. Dumagny.

Il paraît que les financiers comiques marqués sont aussi rares que les ténors: il serait temps cependant que M. D'Herblay nous en octroyât un convenable, sous peine de voir souffrir tout le répertoire, et de nous condamner à passer une année théâtrale sans rire un peu.

Il est vrai que si nous avons eu bien envie de nous tenir les côtes, à nous en crever la sous-ventrière, nous aurions pu assister aux deux représentations gratuites du 15 août, où on a exécuté deux cantates d'un bouffon achevé. Deux cantates à Lyon, c'est beaucoup, c'est trop de bonheur! nous en avons bien pour dix ans. Mais est-il possible qu'en ce siècle de lumières, de progrès, l'année de l'Exposition universelle (cliché de rigueur), on exécute encore des cantates? Dans quel but, grand Dieu? Que les Parisiens aient une dose d'ahurissement suffisante pour absorber 15 cantates dans les théâtres de Paris (chiffre officiel); nous voulons le croire; mais nous, pauvres provinciaux, veut-on donc nous abrutir complètement?

Quoi qu'il en soit, avouons que nous avons une singulière façon de présenter nos hommages à notre Souverain en lui débitant de niaiseries stupides, entourées d'une poésie idiote, avec accompagnement de violons. Et c'est ainsi que nous faisons tous les 15 août!

FRÈRE JACQUES.

## CORRESPONDANCE

*Cloporte*. — Impatient que vous êtes; vous avez donc oublié la peau de l'ours vendue avant sa mort. — Les pies se sont abattues sur les petits oiseaux et ils ont eu tant d'effroi qu'ils restent cachés à tous les yeux. — Ah! bavard.

*Zizine*. — Flatteur; tu nous tends un piège; — nous résistons; — écris en prose.

*D. J. D. L. C.* — Nous avons reçu vos envois. — A plus tard.

*Alphonse C.* — C'est trop réclamer.

*Gérome*. — Ton *facies* contient plus de bile que de sens; la *Marionnette* est trop honnête fille; de pareils pantins jureraient sur ses planches.

*Gentille Coureuse*. — As tu fini! — Deux sont mariés, vieux et laids, mais laids, très laids; les autres, c'est différent, — à prendre, — mais voyages au diable et encore Pivoine à toujours soif; je te conseille de les abandonner à leur triste sort.

*Abonné de Bellecour*. — Tant mieux pour toi; d'autres l'ont tiré et cela pourra leur servir plus tard.

*M. B. E. 65*. — Viens voir le p'pa qu'Embaume sans crainte, c'est un bon homme et discret.

*F. M.* — Nous ne mangeons pas de ce pain-là.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.